

Les formules d'ouverture et de clôture des contes peuls du Diamaré (Cameroun)

Henry Tourneux, G. Hadidja Konaï

► **To cite this version:**

Henry Tourneux, G. Hadidja Konaï. Les formules d'ouverture et de clôture des contes peuls du Diamaré (Cameroun). Gian Claudio Batic et Rudolf Leger. *Studia Africana: Papers in Honour of Sergio Baldi, Rüdiger Köppe*, pp.137-146, 2017. halshs-02398908

HAL Id: halshs-02398908

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02398908>

Submitted on 8 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les formules d'ouverture et de clôture des contes peuls du Diamaré (Cameroun)

Henry Tourneux et Hadidja Konai

Pour cette petite étude, nous nous sommes basés presque exclusivement sur les quatre volumes de contes recueillis au Diamaré par Paul K. Eguchi (1978-1984) et sur les quelques autres donnés par Dominique Noye dans son *Cours de foulfouldé* (1974). Les formules données sans références particulières proviennent du corpus Eguchi.

Les formules d'ouverture et de clôture du conte en constituent le péritexte (G. Genette 1987), soit la porte d'entrée et la porte de sortie du monde imaginaire du conte. Ce sont en quelque sorte des marques qui mettent le monde réel entre parenthèses, demandant à l'auditoire de suspendre sa raison pratique pour pouvoir accéder à une autre logique.

Les formules d'ouverture

Dans les contes français, la formule introductive « [...] peut se dérouler dans un espace ininterrompu, pure parole du conteur, ou au contraire susciter une relation entre conteur et auditeurs » (F. Sautman 1990). Ces formules d'ouverture servent à susciter l'intérêt de l'auditoire ; elles exigent donc parfois de celui-ci une réponse formelle, tout en permettant au récit de commencer (R. Finnegan 1970, p. 380).

Il en est de même dans les contes peuls. Le conteur peut lancer une accroche à laquelle répond l'auditoire. Dans les contes peuls de l'Ouest (G. Meyer 1988, p. 20),

« la formule initiale est souvent, sinon toujours, la suivante :

- *Wonko wonno ddo* ! (Voici qu'il y avait !)
- *Ene wona, wonata* ! (Cela est, cela sera !)
- *Ko tinndol* ! (C'est un conte),

la seconde partie de la formule [cela est, cela sera] étant prononcée par quelqu'un de l'assistance ».

Au cours des séances de collecte que nous avons effectuées, le conteur ou la conteuse prononçaient seuls la formule introductive. Certaines de ces formules semblent pourtant pouvoir se prêter au répons, comme celle-ci :

Taale! taale! ! Gombel gombel !
 Petit conte petit conte ! Petit segment de tige de mil, petit segment de tige de mil !

Dans l'un ou l'autre cas que nous avons enregistré à Hodânnde (Diamaré), un petit dialogue s'instaure entre la conteuse et l'assistance. En voici un exemple :

CONTEUSE : *Taale! taale! !*
 ASSISTANCE : *Na'aam !*
 CONTEUSE : *Gombel gombel !*
 ASSISTANCE : *Mhm !*
 CONTEUSE : *Jaree na ?*
 ASSISTANCE : *Jaree !*
 CONTEUSE : *Jaree taalanmi duu ?*
 ASSISTANCE : *Jaree taalataa !*

– Un petit conte, un petit conte !
 – Oui !
 – Un petit bout de tige de mil, un petit bout de tige de mil !
 – Oui !
 – C'est [le conte intitulé] Jaree [que je vais conter] ?
 – C'est Jaree !
 – C'est donc Jaree que je vais conter ?
 – C'est Jaree que tu vas conter !

Ursula Baumgardt ! (2000, p. 12, en note) cite Goggo Addi qui donne une réponse ésotérique à la double formule d'ouverture : – *Janna tabooyel !* que sa conteuse traduit par : – *Mi nanii, taalu !* (J'ai entendu, conte !). Une autre réponse possible est – *Njemma*

njaboyen ! (Allons-y ! Allons le recevoir !) (Noye 1989, p. 336), la question étant :

– *Taale! taalirgel ! Tuggere gef / caka hoore Kaanumjo !*
 – Petit conte par lequel on conte ! Une souche soudain / au milieu de la tête du Kanembou !

On retrouve cette souche dans une énigme bien connue (Noye 1974, p. 297 ; Eguchi 1974, p. 20) :

– *Na'i nyaari / dali kolce ! – Tugge !*
 – Les vaches se sont dispersées / laissant leurs pattes ! – Les souches (de mil) !

La plupart des formules introductives que nous connaissons ne demandent pas de réponse. Cela peut être une invocation à Dieu sur l'auditoire, en arabe, lorsque le conteur est particulièrement confit en dévotion (Noye 1974, p. 384) :

– *Assalaamu aleekum wa aleekum ussalaamu wa rahmatu llahi wa barkatuhu !*
 – La paix soit avec vous, et avec vous la paix, la miséricorde de Dieu et sa bénédiction !

Cela peut être simplement une phrase amusante, destinée à piquer l'intérêt de l'auditoire (Noye 1974, p. 274) :

– *Taale!, taale!, ukkanaa ndu citta, kudel gommel, dow fellere maama¹ taaloowo !*
 – Petit conte, petit conte ! Jette-lui (anus²) du piment, un petit bout de tige de mil sur la calvitie du grand-père conteur !

Le sous-entendu grivois introduit par *ndu* implique que cette formule ait été énoncée par un conteur (ce qui est effectivement le cas ; sans citer son nom, D. Noye parle du « narrateur ») ; une

-
1. *Maama* désigne indifféremment le grand-père ou la grand-mère. Ici, le contexte grivois exclut le sens de « grand-mère ».
 2. D. Noye indique en note que le pronom *ndu* est mis ici pour *rawaandu* « chien ». Cependant, Aliou Mohamadou (Paris, 10 octobre 2014) nous a fait remarquer que, très certainement, le véritable référent est *fooroandu*, l'anus.

conteuse ne se la permettrait pas. Ce sont d'ailleurs les conteurs masculins qui sont le plus amateurs de grivoiserie, les conteuses se limitant généralement à la mention du pet et du colombin, sans citer aucun organe. D'autre part, la relation anus / piment renvoie à un châtement cruel parfois infligé à un enfant très désobéissant : le lavement au piment.

Il y a aussi détournement de l'anodin *gommbel* que l'on entend couramment dans ces formules. Cette fois, vu le contexte scatologique, on évoque le torche-cul que l'on se fait avec un petit bout de tige de mil. Si l'on envoie ça sur la tête du grand-père conteur, l'auditoire averti ne peut sans doute pas retenir un gros rire.

De façon générale, nous pensons que la récurrence forte de l'entre-nœud de la tige de mil (*wommbere*, diminutif *gommbel*) ou de la souche de mil (*tuggere*) fait référence soit à la cohabitation entre éleveurs (peuls) et agriculteurs (non peuls), soit à un changement de mode de vie des Peuls (sédentarisation ou semi-sédentarisation, accompagnée de la pratique de l'agriculture).

Le mot *tuggere* alterne avec plusieurs variantes, au gré des conteurs et conteuses : *luggere* « dépression dans le sol » ; *ruggere* (dérivé de *ruggugo* « arracher, en binant, dans une plantation, une herbe courte (que l'on donnera à manger au bétail [Noye 1989, p. 291]) ; *lukkere* « coup de poing » :

Taalol taalol, gommbol gommbol
caka luggere daada kaanumjo
nde fe''aaka, nde wulaaka !

Un conte, un conte, une sommité de tige de mil, une sommité de tige de mil
 au milieu du terrain creux de la mère kanembou
 il (terrain) n'a pas été défriché, il n'a pas été brûlé.

Taalel taalel gommbel gommbel
caka ruggere daada kaanumjo
nde fe''aaka, nde wulaaka !

Petit conte, petit conte, petit bout de tige, petit bout de tige
 au milieu de l'herbage [trad. très approximative] de la mère kanembou
 il n'a pas été défriché, il n'a pas été brûlé.

*Taalele taalele, lukkere ngef !
caka hoore Kaanumjo
mo nyaande gabayji !*

Petit conte, petit conte, un coup de poing, pan !
au milieu de la tête de la [grand-mère] Kanembou
qui [a des poils semblables à ceux de] la capsule d'*Hibiscus
cannabinus* – ou : qui est [aussi méchante que] la capsule d'*H.
cannabinus*.

La référence au coup sur la tête pourrait être une mise en garde indirecte adressée à l'auditoire pour qu'il fasse silence : on sait que les grands-mères ont souvent la réputation d'être bavardes. Si la « grand-mère » [i.e. toute personne de l'auditoire] ne reste pas silencieuse pendant le contage, on va lui donner un coup sur la tête.

Les graines de cet *Hibiscus* (chanvre de Guinée ou kénaf), glabres elles-mêmes, sont encloses dans une capsule qui est couverte de poils irritants (analogues à du poil à gratter). L'expression *nyaande gabayji* renvoie donc à la pubescence irritante de la capsule. On se moque ici de la grand-mère Kanembou dont la tête ressemble à une capsule de kénaf, couverte non d'une chevelure soyeuse, mais de poils courts très désagréables au toucher qui s'enfoncent dans la peau de la personne qui les touche.

On a de nouveau une allusion à l'agriculture (défrichage à la hache, brûlis, travail à la houe), dans ce qu'elle a de moins traditionnel pour les Peuls.

La formule introductive peut être nettement plus développée, comme celle-ci, produite par Hasana Siddiiki (né vers 1952 au quartier Dougoy de Maroua) :

*Taalele taalele,
tuggere gus ara gus
caka pallel maama hiinaajo
maama hiinaajo maayi
be uwri dum nyaande gabayji.*

Petit conte, petit conte,
une souche *gus ara gus*
au milieu de la petite calvitie de la grand-mère hina

la grand-mère hina est morte
on l'a inhumée avec des capsules irritantes d'*Hibiscus canna-*
binus.

Nous penserions volontiers que l'idéophone *gus* est un emprunt au kanuri *gás* ; d'après N. Cyffer et J. Hutchison (1990, p. 61), il décrit un sentiment ou une idée brusques (*describes a sudden feeling or idea*). Ici, on comprendrait peut-être que l'on découvre brusquement qu'il y a une souche de mil au milieu du crâne dégarni de la grand-mère.

Les formules de clôture

De façon générale, quels que soient les conteurs ou les conteuses que l'on observe, ils varient nettement plus les formules introductives que les formules de clôture. Chez les Peuls de l'Ouest, voici ce qu'il en est (G. Meyer 1988, p. 20) :

« Quant à la formule finale, elle est souvent la suivante :
– *Diwa doo daka daa e hoore ...* (“Il saute d'ici, il s'accroche là-bas sur la tête de ...”. Suit le nom d'un conteur qu'on invite à prendre la parole.) Cette formule finale est pratiquement une invitation adressée à un autre conteur. Dans certains cas, le conteur se contente, à la fin de son récit, de prononcer la formule musulmane *wassalam*. »)

Au Diamaré, la clôture la plus minimale est formulée ainsi : *Ngol timmi !* (Il [conte] est fini), ou simplement *Timmi !* (C'est fini !)

Voici les autres schémas principaux que l'on trouve en finale :

Takala mulus !
Takkaande mulus !
Takala mulus, takkaande (bu'e) bojel !
Takala mulus, takkaande bu'e gerto !

Saali Maana, un conteur né au Diamaré vers 1955, qui avait donc une vingtaine d'années quand Paul Eguchi l'a enregistré, se singularise en finissant ainsi son conte :

Takalamulus takkaande bojel
Miin Saali boo taali ngol (C'est moi Sâli qui l'ai conté)
Kukukukkuu !
Ko' ko' ko' ko' !

Sans citer la poule (*gerito*), il l'évoque cependant par ces onomatopées.

Takkaande

Un premier sens de ce mot (participe passif du verbe *takkugo* « fixer avec de la colle, des pointes ; fermer hermétiquement [avec de l'argile] ») est « toiture d'argamasse, toit de maison plat, en terrasse ».

« La vogue des toitures d'argamasse fut tardive à Maroua (vers 1920), et d'assez courte durée. Ces constructions, appelées [takkaande] en *fulfulde*, inspirées de celles du Borno, se retrouvaient surtout dans les sarés des notables. La toiture, légèrement bombée, était réalisée par des maçons haoussa ou kanouri » (C. Seignobos et H. Tourneux 2002, p. 22, sous l'article « argamasse »).

Le caractère éphémère de ce type de construction et son inspiration exogène permettent d'affirmer que ce n'est pas à cela que fait référence la formule de clôture qui nous intéresse.

Un deuxième sens de ce mot nous a été communiqué en 1976, lors d'une petite enquête au Tchad auprès de Peuls Dara à Malboum (Tourneux 1976, p. 141). Le père Noye, à qui nous en avons parlé à l'époque, s'était montré tout à fait sceptique, jusqu'à ce que ses propres enquêtes lui donnent confirmation de l'interprétation que nous avons recueillie (voir son dictionnaire, 1989, p. 335) :

« viande mise en réserve au moment de la Fête du Mouton. (Elle est d'abord cuite complètement, puis elle est placée dans une marmite avec de l'eau et de l'huile. La marmite est soigneusement fermée, puis enterrée et recouverte d'argile. La viande ainsi conservée ne sera consommée que plus tard, un mois après, i.e. le 10^e jour du mois *Haaram*, ou même un an après, au matin de la Fête du Mouton suivante. Entre temps, on fait du feu

régulièrement, une semaine au minimum, au dessus de la marmite ainsi enterrée. Cette préparation est considérée comme une performance dont sont capables seulement certaines bonnes ménagères. On trouve cette coutume chez les Bornouans [Kanuri] et chez les Fulbe, mais chez ces derniers, elle a pratiquement disparu, en ville du moins) ».

Contrairement à la définition donnée par D. Noye, il ne s'agit pas spécifiquement de viande, mais d'une marmite scellée avec de la boule de sorgho, qui contient de la viande. Le mot *takkaande* est en effet accordé avec *fayannde* « poterie, marmite en terre » qui est sous-entendu. Cette marmite est enterrée dans la cuisine (*takkaande iraaande*, cf. Thys 1982), où elle peut rester douze mois. On la rouvre périodiquement pour y ajouter de l'eau quand on pense qu'il n'y en a plus assez. On n'allume le feu dessus que deux fois par jour (le matin et le soir), un feu léger pour ne pas risquer de brûler le contenu. La viande contenue dans le récipient est de la viande de bélier. Elle se consommera entre voisins et amis.

Comme dans les contes français étudiés par F. Sautman ; (1990, p. 139) où plus de la moitié des formules de clôture se rattachent au banquet de noces ou à un repas somptueux, les formules peules ont trait à de la nourriture, et à une nourriture peu banale, exceptionnelle pourrait-on dire. F. Sautman (*ibid.*) interprète cela : « A l'oralité créatrice du conte correspond intrinsèquement l'oralité vorace des mangeurs : le conte est un phénomène de bouche et sa conclusion est littéralement savoureuse ».

Cette relation entre le conte et la nourriture est certes présente dans la formule peule, mais nous pensons que deux autres traits sémantiques s'y ajoutent. Le premier est celui d'« hermétiquement clos ». Le fait de conter, c'est-à-dire de proférer des « mensonges » (*fewre*) ou plus exactement d'inventer des « choses imaginaires », n'est pas anodin (Baumgardt 2000, p. 12). C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles on le faisait normalement la nuit – maintenant, conteurs et conteuses acceptent volontiers de violer cet interdit. Il était donc important que l'on enferme cette parole pour qu'elle ne risque pas de diffuser dans la journée.

L'une des variantes fournies par Awdi, un motor-boy né à Maroua en 1950 et qui a donné deux contes à Paul Eguchi, renforce cette hypothèse d'interprétation :

Takalamulus ! Baleeyel sukki kadi !

Takalamulus ! Le petit boy (litt. le petit Noir) l'a bien rebouché(e) !

Le deuxième trait sémantique qui y est caché, le plus pertinent peut-être, est celui de « longue conservation ». Après sa performance, le conteur ou la conteuse remettent leur texte dans la marmite de telle sorte qu'on puisse par la suite le retrouver à tout moment, même après un long délai d'hibernation, si l'on peut dire.

Mulus

Dans ces formules, *takkaande* est toujours accompagné d'un qualifiant de nature idéophonique, *mulus*, prononcé sur deux syllabes hautes, que nous interprétons comme « hermétiquement [collé] ». Nous pensons que cet idéophone vient du kanuri *málét* (remarquer les deux tons hauts », qui, d'après Norbert Cyffer et John Hutchison (1990, p. 123) : « describes sth. blocked up or filled in » (décrit qqch de bouché ou de rempli).

Auprès des conteuses que nous avons enregistrées récemment, la formule finale la plus fréquente sans doute est : *takala mulus !* Dominique Noye (1989, p. 335) l'écrit en un seul mot (*takalamulus*) et glose ainsi : « formule intraduisible littéralement, prononcée par le conteur lorsqu'il termine son conte ». Ursula Baumgardt (2001, p. 13, en note) en a recueilli une interprétation auprès de Goggo Addi, qui traduit cette exclamation par *he'i* « c'est assez ». Nous pensons que *takalamulus* est une corruption de *takkaande mulus*, facilitée peut-être par une contamination avec le kanuri *kólo*, « small clay pot for cooking » (petite poterie de cuisine) (Cyffer et Hutchison 1990, p. 97). Le sens global des deux formules serait donc bien identique.

Animaux cités dans la formule de clôture

On note que deux animaux sont cités dans les formules de clôture : la poule et le lièvre :

Takala mulus, takkaande bu'e gerto !

Takala mulus, takkaande (bu'e) bojel !

La poule n'est jamais citée pour elle-même, mais pour ses fientes (*bu'e gerto*). Si le Peul aime manger du poulet, il déteste l'élever dans sa concession, car elle sème ses fientes malodorantes partout. Comme le dit le proverbe : *Fajiri caarol, balte yeeraande ; dum gertogal*, « Une diarrhée de bon matin, un œuf dans la matinée, c'est ça la poule » (P. Eguchi 1974, p. 87). Le fait qu'ici on suggère que la marmite est scellée avec de la fiente de poule est la preuve qu'elle ne contient pas une nourriture destinée à la bouche ; on n'aurait jamais l'idée d'utiliser de la fiente de poule pour sceller un récipient de cuisine. La « nourriture » de la marmite en question est donc une nourriture métaphorique.

Les crottes du lièvre, *a priori*, ne peuvent servir à sceller quoi que ce soit, du fait de leur consistance sèche. Son nom se trouve éventuellement inclus dans le syntagme *bue'bojel* (crottes de lièvre) par contamination avec la formule *bu'e gerto* (fientes de poule). Si le lièvre (*bojel*) est l'un des animaux favoris des contes peuls d'Afrique de l'Ouest, il n'intervient qu'épisodiquement au Diamaré, où il est concurrencé par l'écureuil (*jiire*), qui lui a ravi tous ses attributs (notamment la ruse). Ce n'est donc pas un hasard si D. Noye (1976) n'a recueilli aucun blason consacré au lièvre dans son recueil enregistré auprès de Baa Zandu.

Conclusion

Il apparaît, au terme de cette petite étude, que les Peuls de l'Est innovent en donnant libre cours à leur inventivité principalement dans le domaine des formules d'ouverture des contes. Nous pensons que les conteurs et les conteuses prennent la liberté de proposer en permanence de nouvelles variantes de ces formules, comme nous l'ont montré des enquêtes récentes effectuées au Diamaré.

Deux énigmes restent à explorer : il est fait fréquemment référence, dans les formules d'ouverture, à la grand-mère kanembou, à la mère kanembou ou à la grand-mère hina. Il faudrait tenter d'élucider les relations historiques qui ont pu exister entre Peuls et Hina, d'une part, Peuls et Kanembou de l'autre. Si les Hina sont dans une vallée adjacente à la plaine du Diamaré (ils ont opposé une vive résistance lors de la conquête peule), le fief des Kanembou se trouve

à près de 400 km au Nord. On ne sait pas qu'ils aient jamais fait d'incursion au Diamaré, ni qu'ils aient jamais été en contact direct avec les Peuls du Diamaré avant leur installation dans la région, mais cela reste à vérifier. On se souvient de la formule ci-dessus où il est question d'inhumer la grand-mère hina en remplissant la fosse avec des capsules de chanvre de Guinée ; même *post mortem*, cela doit provoquer d'horribles démangeaisons. Ce mode d'inhumation est par ailleurs réservé aux sorciers³... Pour celui ou celle qui le subit, il préfigure les tourments de l'enfer. Il se peut aussi que la terre rejette le cadavre d'une mauvaise personne et le fasse sortir de la tombe. Ce serait pour éviter ce phénomène qu'on enterrerait la « mauvaise personne » avec des capsules de chanvre de Guinée.

Il doit donc exister, latent, un fort contentieux entre Peuls et Hina.

Références

- BAUMGARDT URSULA, 2000, *Une conteuse peule et son répertoire, Goggo Addi de Garoua, Cameroun*, Paris, coll. « Hommes et sociétés », Karthala, 552 p.
- CYFFER Norbert et HUTCHISON John (éd.), 1990, *Dictionary of the Kanuri Language*, Dordrecht / Nigeria, Foris / University of Maiduguri, XX + 200 p.
- EGUCHI Paul Kazuhisa, 1974, *Miscellany of Maroua Fulfulde (Northern Cameroon)*, Tokyo, ILCAA.
- EGUCHI Paul Kazuhisa, 1978, *Fulfulde Tales of North Cameroon*, vol. I, Tokyo, ILCAA.
- EGUCHI Paul Kazuhisa, 1980a, *Fulfulde Tales of Northern Cameroon*, vol. II, Tokyo, ILCAA.
- EGUCHI Paul Kazuhisa, 1980b, The Wood Ibises : A Fulbe Mbooku Poem, *Africa 2, Senri Ethnological Studies* 6, Osaka, p. 125-152.
- EGUCHI Paul Kazuhisa, 1982, *Fulfulde Tales of Northern Cameroon*, vol. III, Tokyo, ILCAA.
- EGUCHI Paul Kazuhisa, 1984, *Fulfulde Tales of Northern Cameroon*, vol. IV, Tokyo, ILCAA. [Les quatre volumes de contes totalisent 1 247 pages.]

3. Information communiquée par le Dr Noé Woïn, Paris, septembre 2014.

- FINNEGAN Ruth, 1970, *Oral Literature in Africa*, Oxford, The Clarendon Press, Oxford University Press, xx + 558 p., 1 carte dépliant hors texte.
- GENETTE Gérard, 1987, *Seuils*, Paris, éditions du Seuil, coll. « Poétique »,
- GÖRÖG-KARADY Veronika (dir.), 1990, *D'un conte... à l'autre : La variabilité dans la littérature orale / From one tale... to the other : Variability in oral literature*, Paris, Éditions du CNRS, coll. « Colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique », 606 p.
- MEYER Gérard, 1988, *Paroles du soir. Contes toucouleurs, Sénégal, Mauritanie, Mali, Guinée*, Paris, L'Harmattan, coll. « La légende des mondes », 224 p.
- NOYE Dominique, 1974, *Cours de foulfouldé. Dialecte peul du Diamaré, Nord-Cameroun*, Maroua, Mission catholique / Paris, P. Geuthner, 382 p.
- NOYE Dominique, 1976, *Blasons peuls : Éloges et satires du Nord-Cameroun*, Paris, P. Geuthner, 192 p.
- NOYE Dominique, 1989, *Dictionnaire foulfouldé-français, Dialecte peul du Diamaré*, Préface de Roger Labatut, Illustrations de Christian Seignobos, Garoua / Procure des Missions, Paris, P. Geuthner, xv + 425 p.
- SAUTMAN Francesca, 1990, « Variabilité et formules d'ouverture et de clôture dans le conte populaire français », in *D'un conte... à l'autre : La variabilité dans la littérature orale / From one tale... to the other : Variability in oral literature*, GÖRÖG-KARADY Veronika (dir.), Paris, Éditions du CNRS, coll. « Colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique », p. 133-144.
- SEIGNOBOS Christian et TOURNEUX Henry, 2002, *Le Nord-Cameroun à travers ses mots : Dictionnaire de termes anciens et modernes*, Paris, IRD / Karthala, 334 p.
- THYS E., 1982, Le takkaande : méthode originale de conservation de la viande dans le Diamaré (Nord-Cameroun), in *Actes du colloque Productions animales tropicales au service de l'homme*, Anvers, Institut de médecine tropicale, p. 324-327.
- TOURNEUX Henry, 1976, « Écrire le fulfulde du Tchad », *Annales de l'Université du Tchad* 6, p. 132-142.

